

A man in a red shirt is shown in silhouette, climbing a metal railing. The scene is dimly lit, with a bright light source from the right creating a strong glow and casting long shadows. In the background, a window with blinds is visible, and a sign with the word "HOT" is partially seen. The overall atmosphere is gritty and suspenseful.

**JAMES LEE
BURKE**

**PRISONNIERS
DU CIEL**

RIVAGES/NOIR

Présentation

Un petit bimoteur s'écrase dans les marais salants de Louisiane. A son bord, deux femmes venues clandestinement du Salvador, un prêtre, l'homme de main d'un caïd de la Nouvelle-Orléans et une petite fille. En sauvant l'enfant de la noyade, et en décidant, avec sa femme Annie, de la garder, l'ex-lieutenant de la criminelle, Dave Robicheaux, ne sait pas qu'il va mettre sa famille en péril et déchaîner les forces du mal. Salué par Walker Percy pour la beauté et la puissance de son style, reconnu par la presse américaine comme l'un des maîtres actuels du thriller, James Lee Burke a remporté l'Edgar du meilleur roman policier pour « Black Cherry Blues ».

Du même auteur
chez le même éditeur

Série Dave Robicheaux

La Pluie de néon
Prisonniers du ciel
Black Cherry Blues
Une saison pour la peur
Une tache sur l'éternité
Dans la brume électrique avec les morts confédérés
Dixie City
Le Brasier de l'ange
Cadillac juke-box
Sunset Limited
Purple Cane Road
Jolie Blon's Bounce
Dernier tramway pour les Champs-Élysées
L'Emblème du croisé
La Descente de Pégase
La Nuit la plus longue
Swan Peak

Série Billy Bob Holland

La Rose du Cimarron
Heartwood
Bitterroot

Autres ouvrages

Le Boogie des rêves perdus
Vers une aube radieuse
Le Bagnard
Jésus prend la mer
La Moitié du Paradis

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

www.payot-rivages.fr

Titre original : *Heaven's Prisoners*
(Henry Holt and Co)

© 1988, James Lee Burke

© 1991, Éditions Payot & Rivages
pour la traduction française

© 1992, Éditions Payot & Rivages
pour l'édition de poche

106, boulevard Saint-Germain – 75006 Paris

ISBN : 978-2-7436-3569-5

James Lee Burke

Prisonniers du ciel

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Freddy Michalski

*Collection dirigée par
François Guérif*

Rivages/noir

À mon agent, Philip Spitzer, grand combattant devant l'Éternel, qui a tenu les quinze rounds jusqu'à la limite, et à ces merveilleux amis de Louisiane auxquels je suis redevable d'une énorme dette de gratitude, John Easterly, Martha Lacy Hall et Mickael Pinkston.

1

Je me trouvais au large de Southwest Pass, entre les îles Pecan et Marsh, avec, au sud, les eaux vertes crénelées d'écume blanche du Gulf Stream et, derrière moi, la longue côte toute plate de la Louisiane – qui n'a en réalité de côte que le nom : ce n'est qu'une énorme étendue de marais couverts de cladions¹, de cyprès morts aux guirlandes vaporeuses de barbe espagnole², véritable labyrinthe de canaux et de bayous qui étouffent sous les jacinthes d'eau, celles-là mêmes dont on entend les fleurs mauves s'ouvrir au matin en claquant comme bouteille qu'on débouche et dont le système racinaire est capable de s'enrouler autour de l'arbre d'une hélice comme un câble d'acier. Nous étions en mai et la brise chaude avait l'odeur des embruns salés et des colonies de truites blanches en plein festin ; haut dans le ciel, au-dessus de moi, les pélicans flottaient, portés par les courants d'air chaud, leurs ailes déployées brillant d'or sous le soleil, jusqu'à ce que l'un d'eux, soudain, tombât du

1. Plante robuste des marais à grosse tige, à feuilles raides et coriaces, d'un mètre de hauteur. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

2. Littéralement, mousse espagnole : nom donné par les Français à une plante – et non une mousse – qui s'accroche aux arbres et dont les longs filaments grisâtres pendent jusqu'à terre ou jusqu'à l'eau. Les Espagnols, de leur côté, lui avaient donné le nom de perruque française.

ciel telle une bombe qu'on aurait larguée, les ailes repliées contre les flancs, avant de venir exploser à la surface de l'eau pour reprendre son essor, tout dégoulinant, un hareng ou un mullet battant l'air, prisonnier du bec à poche.

Mais le ciel s'était strié de rouge à l'aurore et je savais qu'avant la fin de l'après-midi, le tonnerre se mettrait à rouler venant du sud, la température dégringolerait de cinq degrés, à croire que tout l'air venait soudain de se faire aspirer sous une énorme coupe de ténèbres, et le ciel noirci se mettrait à trembler sous des ramures d'éclairs.

J'avais toujours adoré le golfe, qu'il fût déchiré de tempêtes ou ses rouleaux couverts de crêtes vertes de glace. Même à l'époque où j'étais officier de police à La Nouvelle-Orléans, je vivais déjà sur une péniche sur le lac Ponchartrain et je passais mes journées à pêcher dans la paroisse¹ de Lafourche ou dans la baie Barataria. Et même lorsque j'étais à la Criminelle, il m'arrivait de temps à autre de monter un coup grâce aux gars des Mœurs et j'accompagnais les gardes-côtes à bord de leur vedette armée lorsqu'ils étaient de sortie sur la grande salée, à courser les trafiquants de came.

Aujourd'hui, j'étais propriétaire d'une petite affaire de location de bateaux et d'appâts de pêche sur le bayou, au sud de New Iberia, et deux fois par semaine, Annie, ma femme, et moi sortions par Southwest Pass dans ma barge reconvertie pêcher la crevette au chalut. On l'appelait « barge » parce que, des années auparavant, elle avait été conçue par une compagnie pétrolière afin de récupérer les longueurs de gros câbles gainés de caoutchouc et les instruments de sismographie qu'elle utilisait pour ses recherches pétrolifères sous-marines ; le bateau était

1. Nom donné en Louisiane à une unité administrative équivalant au comté dans les autres États.

long, étroit et plat, avec un gros moteur Chrysler, deux hélices, et une cabine de pilotage collée au ras du gail-lard d'arrière. Annie et moi l'avions aménagé : compartiments à glace, vivier à appâts, treuils pour les filets, petite cambuse, caisses d'équipement de pêche et de plongée soudées au plat-bord, et même un grand parasol en toile de marque Cinzano que je pouvais déployer au-dessus d'une table de bridge et de fauteuils pliants.

Les matinées comme celle d'aujourd'hui, nous les passions à traîner le filet en grand cercle à travers la Pass, la proue presque tout entière hors de l'eau à cause du poids du chalut plein à craquer. Nous chargions ensuite les glacières de crevettes roses, avant d'installer les cannes pour les poissons-chats et de préparer le déjeuner dans la cambuse pendant que le bateau dérivait amarré à son ancre dans le vent chaud. Ce matin-là, Annie avait fait bouillir une marmite de crevettes et d'étrilles ; elle décortiquait les crevettes dans un saladier pour les mélanger à une poêlée de gros riz brun ¹ que nous avions emporté. Il me fallut sourire en la voyant à l'œuvre ; c'était elle, ma fille du Kansas, mennonite ² dont les boucles dorées au bas de la nuque flottaient à la brise, elle dont les yeux étaient du bleu le plus électrique que j'eusse jamais vu. Elle était vêtue d'une chemise d'homme en toile bleue délavée, les pans flottant par-dessus son bermuda blanc, et portait des chaussures de toile sans chaussettes ; elle avait appris à nettoyer le poisson et les crevettes et à manier un bateau par fort coup de vent aussi bien qu'une petite du pays des

1. Littéralement : riz sale, riz sauvage mêlé de légumes et très assaisonné.

2. Secte protestante dérivée du mouvement anabaptiste, attachée à l'agriculture et manifestant un pacifisme pouvant aller jusqu'à l'objection de conscience.

bayous, mais elle resterait toujours ma fille des campagnes du Kansas, grandie entre lupins et tournesols, la démarche maladroite, toujours de guingois sur des hauts talons, toujours impressionnée par les différences de culture et par ce qu'elle qualifiait de « bizarrerie » chez les autres, bien qu'elle fût issue d'un milieu de fermiers céréaliers pacifistes dont la vie quotidienne baignait tellement dans l'excentricité qu'elle-même se révélait incapable de reconnaître la normalité lorsqu'elle la voyait.

Elle avait le teint hâlé même en hiver, et la peau la plus douce que j'eusse jamais touchée. Ses yeux brillaient de petites lumières lorsqu'on s'y plongeait. Elle me vit qui lui souriais et reposa le saladier de crevettes avant de s'avancer jusque derrière moi comme pour aller vérifier les cannes. Puis je la sentis dans mon dos, je sentis ses seins venir toucher l'arrière de ma tête, ses mains me rabattre les cheveux dans les yeux comme un nœud de serpents noirs, ses doigts retracer mon visage, ma moustache en brosse, mes épaules, la cicatrice du bambou *pungi*¹ que j'avais sur l'estomac pareille à un ver grisâtre aplati, jusqu'à ce que l'innocence de son amour me donnât la sensation que toutes mes années, mes poignées d'amour, mon foie en piteux état, n'avaient pas vraiment tant d'importance après tout. J'étais peut-être devenu stupide avec l'âge ; affectueux serait peut-être plus exact, à la manière d'un animal vieillissant qui ne vient plus confronter sa séduction à l'épreuve de la jeunesse. Mais l'amour d'Annie n'était pas séduction ; il était constance et présence permanente, même après une année de mariage, et elle en faisait don avec ardeur et sans condition. Au-dessus du sein droit, elle portait une

1. Tige de bambou appointée et maculée de déjections animales, utilisée par les Viêt-cong pour piéger les soldats américains.

marque de naissance, une fraise qui, lorsqu'elle faisait l'amour, se gorgeait de sang jusqu'à en devenir rouge sombre. Elle fit le tour du fauteuil, s'installa sur mes genoux, frotta de la main le mince film de sueur sur ma poitrine, et posa les boucles de sa chevelure contre ma joue. Elle remua au creux de mes cuisses, sentit ma présence sous son poids et me regarda dans les yeux d'un air entendu avant de murmurer comme si quelqu'un pouvait entendre :

- Viens, on sort le matelas pneumatique du casier.
- Que feras-tu si l'avion des gardes-côtes passe ?
- Je leur ferai signe.
- Et si l'un des moulinets se met à dévider ?
- J'essaierai de t'obliger à penser à autre chose.

Je me détournai d'elle pour diriger mes regards vers la ligne d'horizon au sud.

- Dave ?
- C'est un avion.
- Il t'arrive souvent de voir ta propre épouse te faire des avances ? Ne laisse pas passer l'occasion, patron.

Ses yeux brillaient de joie et de lumière.

- Non, regarde. Il a des ennuis.

C'était un petit bimoteur jaune vif, et une longue traînée d'épaisse fumée noire s'échappait de l'arrière du poste de pilotage, barrant le ciel jusqu'à la ligne d'horizon. Le pilote s'efforçait de gagner de l'altitude en ouvrant les gaz sur les deux moteurs, mais les bouts d'aile en déséquilibre battaient l'air de bâbord à tribord en refusant de se stabiliser, et l'eau approchait à toute vitesse. L'avion passa devant nous, et je réussis à voir des visages derrière les vitres. La fumée tourbillonnait au sortir d'un trou déchiqueté à l'avant de la queue.

- Oh ! Dave, je crois que j'ai vu un enfant, dit Annie.

Le pilote devait s'efforcer d'arriver jusqu'à Pecan Island de manière à atterrir sur le ventre dans les prés

salés, mais soudain, le gouvernail de profondeur se déchira en petits morceaux comme des bandelettes de carton mouillé et l'avion bascula violemment à bâbord et tourna en demi-cercle, moteurs calés, la fumée s'échappant en volutes aussi épaisses et noires qu'un incendie de puits de pétrole. L'avion tomba durement, heurtant la surface de l'eau d'une aile, avant de ricocher en se retournant en l'air comme une marionnette pour atterrir sur le toit dans une explosion de gerbes, eau verte et blanche et algues flottantes mêlées.

L'eau dansa en bouillons au-dessus des carters moteurs surchauffés, et le trou à l'arrière donna véritablement l'impression que venait de naître une rivière dont il aspirait les flots dans les profondeurs de l'avion. En quelques secondes, le ventre jaune vif de l'appareil perdit de son éclat sous les vaguelettes qui venaient le recouvrir. Je ne voyais plus les portes mais je restais là à attendre que quelqu'un vînt percer la surface des flots, vêtu de son gilet de sauvetage. Au lieu de cela, d'énormes ballons d'air s'élevèrent de la cabine, et une coulée sale d'huile et d'essence mêlées obscurcissait déjà le clignotement des reflets du soleil sur les ailes de l'appareil.

Annie était en communication avec les gardes-côtes sur la radio ondes courtes. Je libérai l'ancre de la boue, la balançai avec fracas sur la proue, démarrai le gros moteur Chrysler, entendis les échappements tousser sous la ligne de flottaison, et mis plein gaz en direction du naufrage. Mais je ne voyais déjà plus de l'avion que de petites lueurs dorées dans la flaque bleu-vert en surface, un mélange d'huile et de carburant échappé des durits d'alimentation rompues.

– Prends la barre, dis-je.

Je vis à l'expression de son visage toutes les pensées qui lui traversaient l'esprit.

– Nous n’avons pas fait le plein des bouteilles la dernière fois, dit-elle.

– Il reste encore un peu d’air. De toute manière, il n’y a pas plus de huit mètres dans le coin. Si l’appareil n’est pas bloqué par la vase, je peux ouvrir les portes.

– Dave, les fonds sont à plus de huit mètres. Tu le sais. Il y a une crevasse qui traverse la Pass.

Je sortis les deux bouteilles d’air comprimé de la caisse à matériel et inspectai les jauges. Toutes les deux indiquaient qu’elles étaient presque vides. Je me déshabillai, ne gardant que slip et maillot de corps, bouclai une ceinture plombée autour de la taille et enfilai une des bouteilles et un masque avant de passer les sangles de la seconde bouteille autour du bras. Je sortis une pince-monseigneur de la caisse à matériel.

– Mets-toi à l’ancre assez loin pour qu’ils ne remontent pas directement sous le bateau, dis-je.

– Laisse-moi la seconde bouteille, je descends aussi.

Elle avait coupé les gaz, et le bateau tanguait sur son erre. Ses cheveux étaient plaqués sur un côté de son visage hâlé mouillé d’embruns.

– On a besoin de toi ici, en surface, dis-je avant de passer par-dessus bord.

– Nom de Dieu ! Dave, l’entendis-je s’exclamer à l’instant où je transperçais la surface de l’eau comme un boulet, accompagné par le bruit des bouteilles qui s’entrechoquaient.

Les fonds du golfe étaient un musée d’histoire maritime. Au fil de mes années de plongée, libre ou avec bouteille, j’avais découvert des agglomérats de boulets de canons espagnols soudés par le corail et des torpilles d’entraînement de l’US Navy, la coque écrasée d’un sous-marin nazi expédié par le fond par des grenades sous-marines, une vedette rapide dont les trafiquants de drogue avaient ouvert les écoutilles avant que les

gardes-côtes n'arrivent pour les épingle, et même les poutrelles tordues, restes du naufrage de la plate-forme pétrolière sur laquelle mon père s'était noyé vingt ans auparavant. La plate-forme de forage gisait sur le flanc dans la vase par vingt-cinq mètres de fond, et le jour où j'étais descendu jusqu'à elle, les câbles d'acier fouettaient l'eau, résonnant contre les étançons, pareils à des marteaux qui viendraient cogner une lame de scie énorme.

L'avion s'était stabilisé à l'envers au bord de la crevasse, les hélices enfoncées profondément dans le sable gris. Des chapelets de bulles s'échappaient des ailes et des fenêtres. Je sentis l'eau se faire plus froide au fur et à mesure que je descendais, et je voyais maintenant crabes et serrans¹ qui filaient rapidement sur le fond et les bouffées de sable que faisaient jaillir les ailes des pastenagues², ondoyant et planant comme des ombres qui s'enfonceraient dans les profondeurs de la faille.

J'arrivai à la porte du pilote, fis glisser la bouteille de réserve de mon bras et regardai par la vitre. Le pilote me dévisagea, tête à l'envers, cheveux blonds flottant sous l'effet du courant, les yeux verts comme des billes dures et aqueuses qui ne voyaient plus rien. Sur le siège voisin était sanglé le corps lourd d'une femme de petite taille aux longs cheveux noirs ; ses bras flottaient en aller et retour devant son visage comme si elle essayait toujours de rejeter la conscience terrible du fait que sa vie allait arriver à son terme. J'avais déjà vu dans ma vie des victimes de noyade, et leurs visages pochés avaient tous eu la même expression de surprise que ceux des victimes tuées par des éclats d'obus au Viêt-nam. J'eus

1. Autre nom des perches de mer.

2. Poisson plat à la queue munie d'un dard venimeux.

simplement l'espoir que ces deux-là n'avaient pas souffert trop longtemps.

Mes coups de pied faisaient remonter des nuages de sable du fond et dans la lumière limoneuse d'un vert jaunâtre, je réussissais à peine à distinguer à travers la vitre de la porte arrière. Je m'allongeai bien à plat en me retenant à la poignée de la porte pour un meilleur équilibre et pressai mon masque contre la vitre une fois encore. Je réussis à distinguer un gros homme à la peau sombre en chemise rose à poches, toute garnie d'épaulettes et de rabats en tissu, avec, à côté de lui, une femme qui s'était libérée de sa ceinture et qui flottait entre deux eaux. Le corps était trapu, le visage carré à la peau tannée comme cuir comme la femme sur le siège avant, et sa robe fleurie était remontée, flottant en corolle autour de la tête. Puis, à l'instant précis où je me trouvai à court d'air, je me rendis compte sous les battements précipités de mon cœur qu'il y avait quelqu'un qui vivait encore dans la cabine.

Je voyais ses petites jambes nues qui battaient comme des ciseaux, la tête et la bouche tournées vers le haut comme celles d'un guppy¹ à l'intérieur d'une poche d'air à l'arrière de la cabine. Je larguai la bouteille vide et secouai la poignée de la porte, mais le chant de la porte était enfoncé en coin dans la vase. Je tirai à nouveau vers moi, suffisamment pour dégager la porte d'un centimètre de son chambranle, je glissai la pince-monseigneur à l'intérieur et forçai l'hubrisse métallique jusqu'à ce qu'une charnière lâche et que la porte s'ouvre vers moi en raclant le sable. Mais j'avais les poumons sur le point d'exploser, les dents qui grinçaient à retenir ma

1. Petit poisson d'aquarium.

propre respiration, les côtes comme des poignards à l'intérieur de la poitrine.

Je laissai tomber la pince, ramassai la bouteille de réserve, ouvris la valve d'un coup sec et mis le tuyau à la bouche. L'air descendit dans ma poitrine, frais comme un vent qui soufflerait sur les neiges fondantes. Je pris une demi-douzaine d'inspirations profondes, refermai la valve, soufflai pour éclaircir mon masque et pénétrai dans l'appareil pour la sortir de là.

Mais le mort en chemise rose me bloquait le passage. Je dégageai la boucle de sa ceinture et essayai de le sortir du siège en le tirant par la chemise. Il avait dû se briser le cou car sa tête tournait sur le pivot des épaules comme si on l'avait attachée à une tige de fleur. Puis sa chemise céda prise, se déchirant entre mes mains, et j'aperçus un serpent vert et rouge tatoué au-dessus du téton droit, et un point dans ma mémoire, pareil au dé clic d'obturateur d'un appareil photographique, me ramena au Viêt-nam. J'agrippai sa ceinture, poussai sous son bras et le fourrai vers l'avant, en direction du cockpit. Il atterrit en roulade lente, sur une trajectoire courbe, et se stabilisa entre pilote et siège passager, la bouche ouverte, la tête posée sur les genoux du pilote, pareil à un bouffon en prières.

Il fallait que je la sorte de là, et vite. Je voyais tanguer le ballon d'air d'où elle tirait son oxygène, et il n'y avait pas l'espace suffisant pour que je vienne la rejoindre afin de lui expliquer ce que nous allions faire. En outre, elle ne pouvait guère avoir plus de cinq ans, et je doutais qu'elle sût parler anglais. J'enserrai sa toute petite taille de mains légères, sans bouger, en priant le ciel qu'elle comprît ce qu'il me fallait faire, avant de l'entraîner avec moi sous l'eau, les jambes battant en ciseaux, en direction du fond et de la porte.

L'espace d'un bref instant, je vis son visage. Elle se noyait. Elle avait la bouche ouverte et avalait l'eau ; les

yeux étaient remplis d'une terreur hystérique. Les cheveux coupés court flottaient sur son crâne comme un duvet de caneton, et sur les joues hâlées, la peau se marquait de taches pâles et exsangues. Je songeai à essayer de lui placer le tuyau d'air dans la bouche, mais je savais que je serais incapable de franchir le blocage de la gorge, elle s'étranglerait avant même que je puisse la ramener en surface. Je dégageai ma ceinture des plombs que je sentis sombrer dans le tourbillon de sable sous mes pieds. Je verrouillai les bras sous la poitrine de la petite et d'une détente violente des jambes, je nous expédiai tous deux vers la surface.

Je voyais la silhouette sombre aux lueurs changeantes de la barge au-dessus de moi. Annie avait coupé le moteur, et le bateau se balançait dans le courant contre le cordage d'ancre. Il y avait plus de deux minutes que je n'avais pas pris d'air frais, et j'avais l'impression que mes poumons s'étaient remplis d'acide. Je gardai les pieds tendus, battant l'eau avec force, les bulles d'air filant au travers de mes dents serrées, le verrou de ma gorge sur le point de céder pour aspirer un torrent d'eau qui me remplirait la poitrine comme une coulée de béton. Puis je vis la lumière du soleil se faire plus brillante en surface, pareille à la flamme jaune qui danse sur une côtelette et vient glacer la tranche de chair, je sentis les courants en strates tiédir au fur et à mesure, frôlai les guirlandes ocre rouge des algues qui tournoyaient sous les vagues, et finalement, nous vîmes exploser dans les airs, au cœur du vent chaud, sous un dôme de ciel bleu et de nuages blancs où voguaient les pélicans marron comme autant de sentinelles venues nous souhaiter la bienvenue.

J'agrippai la première barre de rambarde d'une main et soulevai la petite fille jusque dans les bras d'Annie. On aurait dit qu'elle avait les os aussi creux que ceux

d'un oiseau. Annie la tira sur le pont et lui caressa la tête et le visage pendant que la fillette sanglotait en lui vomissant sur les genoux. J'étais trop faible pour sortir de l'eau immédiatement. Je me contentais simplement de porter mes regards vers les marques rouges sur les cuisses tremblantes de la petite, là où les mains de sa mère l'avaient maintenue dans la poche d'air pendant qu'elle-même perdait la vie, et j'émis le vœu que tous ceux qui distribuaient des médailles pour actes d'héroïsme en temps de guerre aient une vision plus vaste de la nature de la vraie valeur.



Je savais qu'une absorption d'eau dans les poumons pouvait dégénérer en pneumonie, aussi Annie et moi conduisîmes la fillette à l'hôpital catholique de New Iberia, petite ville sucrière sur Bayou Teche où j'avais grandi. L'hôpital était un bâtiment de pierre grise sur le bayou, à l'écart au milieu des chênes espagnols ; une glycine mauve grimpait le long des palissades au-dessus des allées piétonnières, et la pelouse était pleine d'hibiscus jaunes et rouges et d'azalées flamboyantes. Nous entrâmes, et Annie emporta la fillette dans les bras jusqu'à la salle des urgences pendant que je m'installais devant le bureau des entrées, face à une nonne au corps lourd, vêtue d'une aube blanche, qui remplissait la fiche d'admission de la fillette.

Le visage de la nonne était gros et rond, pareil à une tourtière, et sa coiffe ajustée lui serrait le front comme la visière d'un casque de chevalier moyenâgeux.

– Comment s'appelle-t-elle ? dit-elle.

Je la regardai.

– Savez-vous comment elle s'appelle ? dit-elle.

– Alafair.

– Quel est son nom de famille ?
– Robicheaux.
– Est-ce votre fille ?
– Naturellement.
– C’est votre fille ?
– Bien entendu.
– Hum ! dit-elle en continuant à écrire sur sa fiche, avant d’ajouter : Je veillerai sur elle pour vous. Entretiens, pourquoi ne pas reprendre cette fiche de renseignements et vous assurer que je n’ai pas commis d’erreur en la remplissant ?

– J’ai confiance en vous, ma sœur.

Elle s’engagea dans le couloir, le pas lourd, le cha-plet noir battant à la taille. Elle avait le physique d’un poids lourd sur le déclin. Elle fut de retour quelques minutes plus tard alors que je me sentais de moins en moins à mon aise.

– Eh bien, quelle famille intéressante vous avez là, dit-elle. Saviez-vous que votre fille ne parle que l’espagnol ?

– Nous sommes très Berlitz.

– Et intelligent avec ça, dit-elle.

– Comment va-t-elle, ma sœur ?

– Elle va bien. Un peu effrayée, mais il semblerait qu’elle soit avec la famille qui convienne.

Elle me sourit de tout son visage rond et massif.

Les nuages de pluie d’après-midi avaient commencé à se rassembler lorsque nous traversâmes le pont mobile qui enjambait le bayou pour quitter East Main en direction des faubourgs de la ville. D’énormes chênes encadraient la route ; leurs racines épaisses avaient fissuré le revêtement du trottoir et l’éventail de leurs branches arquées faisait une marquise rainurée de soleil au-dessus de nos têtes. Les maisons le long d’East Main dataient d’avant la guerre de Sécession, bâties en style

victorien, avec galeries de toits, vérandas au premier étage, porches de marbre, colonnades grecques, grilles en volutes, et parfois, belvédères d'un blanc étincelant couverts de jasmin et de bugle pourpre grimpante. La fillette, que j'avais cavalièrement surnommée Alafair – du nom de ma mère – était assise entre nous deux dans le pick-up. Les nonnes avaient conservé ses affaires mouillées et l'avaient habillée d'un jean d'enfant à la couleur passée et d'un sweat-shirt de balle douce¹ sur lequel on lisait *New Iberia Pelicans*. Le visage était marqué d'épuisement, le regard terne ne voyait rien. Nous franchîmes en grondant une autre passerelle avant de nous arrêter devant un étal de marchand de fruits tenu par un Noir installé sous un cyprès en bordure du bayou. J'achetai trois gros morceaux de *boudin* chaud enveloppés de papier huilé, des cornets de sorbets et une barquette de fraises que nous mangerions plus tard accompagnée de crème glacée. Annie déposa la glace dans la bouche de la fillette à l'aide de la petite cuillère en bois.

– On mange petit quand on est petite, dit-elle.

Alafair ouvrait la bouche comme un oisillon, battant des cils d'un air ensommeillé.

– Pourquoi as-tu menti là-bas ? dit Annie.

– Je n'en suis pas sûr.

– Dave...

– C'est probablement une clandestine. Pourquoi créer des problèmes aux nonnes ?

– Qu'est-ce que ça fait si c'est une clandestine ?

– Ça fait que je n'ai pas confiance dans les gratte-papier et les scribouillards du gouvernement, voilà pourquoi.

1. Variante du base-ball, moins musclée, qui se joue sur un terrain plus petit avec une balle plus grosse lancée sous l'épaule.